



Carnet Hypothèses *Imaristo*

Imaginaires du pouvoir et de la noblesse (XVIII^e-XIX^e)

Ceci n'est pas un viol.

Quelques réflexions sur le point de vue en littérature
à partir d'un récit de viol chez Casanova

Maxime TRIQUENAU (Université Lyon 2 – IHRIM)



Maxime Triquenaux, «Ceci n'est pas un viol. Quelques réflexions sur le point de vue en littérature à partir d'un récit de viol chez Casanova », Carnet Hypothèses *Imaristo*, 13 février 2018, <https://imaristo.hypotheses.org/276>

Licence Creative Commons Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale Pas de Modification 4.0 International

Lisant il y a peu l'*Histoire de ma vie* de Casanova, je suis tombé sur un passage qui m'a littéralement estomaqué. Mélange perturbant de violence et d'humour noir, ce texte a provoqué en moi un sentiment assez fort de sidération et de malaise, qui m'a donné en même temps à réfléchir. C'est cette micro-expérience de lecture que je voudrais partager ici¹.

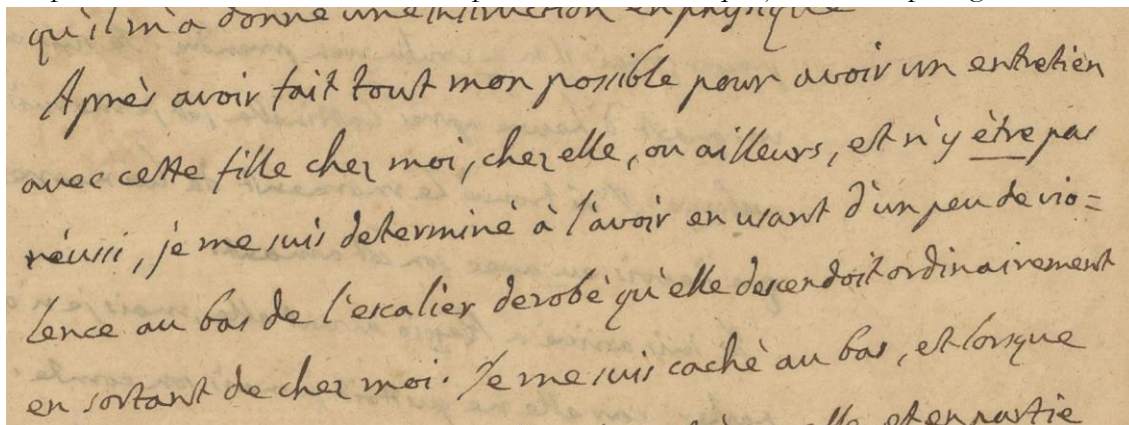


Figure 1. Page manuscrite où figure le passage (Source : [Gallica](#))

« Une chose que je n'écris que parce qu'elle peut donner une instruction en physique »

Il s'agit d'un récit qui prend place en 1750, lors d'un passage de l'écrivain par Turin. Comme à son habitude, Casanova décrit la ville où il se trouve. Turin est en l'occurrence un objet de curiosité idéal. Ville en plein essor au XVIII^e siècle, elle est devenue en 1720 la capitale du nouveau Royaume de Sardaigne, né à la suite du traité d'Utrecht et de la fin de la guerre de Succession d'Espagne, et sur lequel règne la maison de Savoie. Ainsi Casanova apprécie Turin : il admet une certaine admiration pour « la ville, la Cour, le théâtre, les femmes toutes belles », en particulier celles de la famille royale, qui lui paraissent « faites pour faire l'amour » et lui inspirent une réflexion sur la triste condition des princesses, « destinées à être venues au monde pour végéter, prier Dieu, vieillir et mourir ». Il s'étonne au contraire de l'apparence peu majestueuse du monarque, Charles-Emmanuel III, qu'il juge « laid, bossu, maussade et ayant l'air ignoble [roturier] jusque dans ses façons² ».

Dans un premier temps, Casanova semble ne rien retenir de ce séjour sur le plan émotionnel ou sexuel qui puisse s'ajouter à ces considérations touristiques : « Aucun penchant amoureux n'altéra à Turin la paix de mon âme jusqu'à l'arrivée de Balletti », l'ami danseur qu'il attend pour se rendre à Paris en passant par Lyon. Mais avant de clore l'épisode, un souvenir semble revenir à l'esprit du mémorialiste : « ce fut avec la fille de la blanchisseuse qu'il m'est arrivé une chose que je n'écris que parce qu'elle peut donner une instruction en physique [apporter une information en matière de science anatomique]³ ». Les précautions prises pour introduire le passage indiquent la transformation du souvenir en une anecdote – c'est-à-dire un récit court, parfois autonome, et chargé d'une signification plus ou moins

¹ Ce partage d'expériences de lecture est aussi le résultat de discussions au long cours avec d'autres littéraires qui réfléchissent sur ces questions. Je pense en particulier au Carnet Hypothèse *Malaise dans la lecture*, récemment lancé par Camille Bellenger, Camille Brouzes, Anne Grand d'Esnon et Anne-Claire Marpeau.

² Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, éd. Gérard Lahouati et Marie-Françoise Luna, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, vol. 1, p. 587. Les notes de langues sont empruntées à cette édition.

³ *Ibid.*

forte, qu'il s'agisse de « peindre » une situation ou une personne, ou de produire un discours moral⁴.

Elle est ici présentée sur un mode mineur. Il ne s'agit pas d'une rencontre capitale dans la vie sentimentale du mémorialiste-héros, qui s'étendrait sur plusieurs pages et s'incarnerait à travers un véritable personnage, caractérisé dans le récit par un nom, une histoire, une certaine épaisseur. Ce n'est ici qu'une fille de blanchisseuse anonyme, figure aussi insignifiante que la fonction de sa mère qui sert à la désigner, et avec laquelle s'est produite « une chose » qui serait négligeable s'il elle n'avait pas, selon Casanova, quelque intérêt d'un point de vue scientifique et médical.

Or cet épisode insignifiant pour le mémorialiste, c'est un viol :

Après avoir fait l'impossible pour avoir un entretien avec cette fille chez moi, chez elle, ou ailleurs, et n'y être pas parvenu, je me suis déterminé à l'avoir par surprise, et en usant un peu de violence s'il le fallait, l'attendant au bas de l'escalier dérobé, lorsqu'elle sortait de chez nous après nous avoir porté notre linge. M'étant donc caché où elle ne pouvait pas me voir, je suis sauté sur elle quand je l'ai vue à ma portée comme le chat sur la souris. Je l'ai assise sur le troisième degré de l'escalier, lui en imposant assez pour l'empêcher de faire du bruit ; et moitié par la douceur, et moitié par la force je l'ai subjuguée⁵.

Cependant, le texte ne s'arrête pas à cette description. Un incident vient contrecarrer le déroulé du viol :

Mais à la première secousse de l'union, qui cependant ne trouva aucun obstacle, un son fort extraordinaire à l'égard du moment, sortant de l'endroit voisin de celui que j'avais rempli, ralentit ma fureur amoureuse, d'autant plus que j'ai vu la succombante porter la main à son visage pour me cacher la honte qu'elle ressentait à cause de cette indiscretion. Après l'avoir rassurée par un éloquent baiser, je veux suivre [poursuivre] ; mais voilà un second son plus fort du premier sortant du même endroit. Je le méprise, et vais mon train ; mais voilà le troisième, puis le quatrième, et le cinquième si régulièrement que cela ressemblait à la basse d'un orchestre qui bat la mesure au mouvement d'une pièce de musique. Ce phénomène de l'ouïe, joint à l'embarras, et à la confusion de ma victime, que je voyais désolée, se saisit tout d'un coup de mon âme. Tout cela représenta soudain à mon esprit une idée si comique que le rire s'étant emparé de ma force, et de toutes mes facultés, j'ai dû lâcher prise. Elle saisit ce moment pour s'échapper. Je suis resté là un bon quart d'heure avant de pouvoir finir de rire. Depuis ce jour-là, elle n'a osé plus paraître devant mes yeux. Aujourd'hui encore, quand je me rappelle ce fait, je me sens forcé à rire, et je rirai au moment de ma mort, si j'aurai le bonheur m'en ressouvenir⁶.

Pour Casanova, l'essentiel à retenir est une mésaventure corporelle qui prête à rire. Une forme de drôlerie rabelaisienne faisant appel au motif du bas corporel est programmée par le texte. Et c'est cela, et rien que cela, qui fait réfléchir le Casanova mémorialiste racontant l'épisode presque cinquante ans plus tard :

J'ai réfléchi que cette fille était peut-être redevable de sa sagesse à cette petite incommodité. Si elle y était sujette à cause d'une singulière conformation d'organe, elle devait reconnaître de la Providence éternelle un don que par un

⁴ Sur l'anecdote en tant qu'objet littéraire, voir Karine Abiven, *L'Anecdote ou la fabrique du petit fait vrai, de Tallemant des Réaux à Voltaire (1650-1750)*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

⁵ *Ibid.*, p. 587-588.

⁶ Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie, op. cit.*, vol. 1, p. 588.

sentiment d'ingratitude la nature lui faisait prendre pour un défaut. Il est cependant vrai qu'il aurait pu le paraître à un homme qui l'aurait découvert après l'avoir épousée : lui arrivant à cause de cela de ne pas pouvoir lui rendre ses devoirs, il aurait pu demander l'annulation du mariage. Je crois que les trois quarts des femmes galantes cesseraient de l'être, si elles étaient sujettes à cet incident, à moins qu'elles n'eussent des amants sujets au même inconvénient, car pour lors la singulière symphonie pourrait devenir un argument de plus dans l'accouplement amoureux, où l'ouïe n'y entre presque pour rien. On pourrait même trouver un moyen applicable à l'écluse, dont l'effet serait celui de rendre les explosions odoriférantes, car un sens ne doit pas souffrir quand un autre jouit, et l'odorat n'est pas pour peu de choses dans les ébats de Vénus⁷.

L'objet de sa méditation n'est pas le viol d'une femme qu'il vient de commettre, mais les conséquences potentielles d'une « incommodité » qui l'a fait rire, puis réfléchir. La violence est de toute façon niée puisque l'incommodité explique la « sagesse » de la fille de la blanchisseuse : le consentement d'une femme n'a pas lieu d'être, ou plutôt il est implicite, et le viol n'est rien d'autre qu'un palliatif à la pudeur excessive d'une femme qu'il s'agit de forcer un peu. Il est d'ailleurs intéressant que la réflexion de Casanova s'oriente tout de suite sur le « devoir conjugal » imposé aux femmes, motif d'annulation du mariage s'il ne peut être rempli. Le passage peut finalement se conclure sur la note carnavalesque, avec un narrateur qui prend prétexte à des observations sur les cinq sens pour offrir des improvisations sur le thème du pet pendant le rapport sexuel⁸.

Tout l'enjeu de la lecture du texte semble ici d'utiliser (ou pas) le mot juste qui sert à décrire la scène à laquelle on assiste : viol. Dans le cas présent, il ne me paraît pas y avoir l'ombre d'un doute quant à la caractérisation des faits. Il suffit de lire le texte. Comme ce pouvait déjà être le cas dans un autre passage commenté dans un précédent billet⁹, toute la violence de l'agression sexuelle est concentrée dans le récit. Une violence que l'on perçoit dans toute sa crudité à mesure que l'on « déplie » le texte. Ainsi, le viol est préparé par une phase de harcèlement de la victime, avec laquelle Casanova cherche à obtenir « un entretien ». C'est le fait de se voir éconduit qui produit, semble-t-il, le viol – puisque, sans qu'il soit besoin de le préciser, le non consentement d'une femme n'a guère de valeur. Utilisation de la force et de la violence, comparaison avec la capture d'une souris par un chat, utilisation du mot « *subjuguée* », la langue de Casanova décrit l'événement sans sourdine ni gâze. Rien qui ne justifie donc qu'on fasse l'économie du mot juste pour décrire la scène : viol.

Une question de point de vue

À partir de ce moment, si j'essaie d'analyser un peu mon expérience de lecture, je fais le constat d'une forme de déconnexion entre mon propre point de vue – celui d'un lecteur bien réel et parfaitement matériel, de sexe masculin (et cisgenre) qui vit confortablement dans une grande ville européenne au milieu des années 2010, parle et pense en français, se sent concerné par les questions du féminisme et de la lutte contre les violences sexuelles, entre

⁷ Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, op. cit., vol. 1, p. 588-589.

⁸ Un autre paragraphe vient toutefois ajouter une réflexion, assez incongrue, mais qui souligne l'intérêt de Casanova pour le matérialisme et les questions corporelles et sexuelles : « Ce petit fait m'a donné motif d'observer en anatomie que ce qui sépare le rectum du vagin est absolument la même substance. J'ai pensé que c'est peut-être pour cette raison que les casuistes ne sont pas tant rigoureux que la pédérastie féminine, comme ils le sont sur la masculine. La féminine passe même pour ridicule » (*Ibid.*, p. 589).

⁹ Maxime Triquenaux, « [Laclos, Casanova et la culture du viol, ou du danger de fétichiser le XVIII^e siècle](#) », Carnet Hypothèse *Imaristo*, 31 mars 2016.

mille autres caractéristiques plus ou moins observables et analysables par ailleurs – et le point de vue construit par le texte.

Tout le problème est ici la définition-même de l'événement. Qu'advient-il dans ce texte ? En réalité, cette question peut se poser de différentes manières, en fonction du point de vue que l'on adopte. On peut suivre celui que le texte programme, par son ancrage dans un genre littéraire, sa langue, son dispositif narratif. Dans le cas présent, avec un texte inscrit dans le genre des Mémoires, rédigé à la première personne, cela ne paraît guère compliqué à repérer¹⁰ : il s'agit bien de Giacomo Casanova, aventurier vénitien qui, dans les années 1790, se met à écrire un texte autobiographique dans lequel s'insère cet épisode vieux de quarante ans. Et son point de vue sur l'événement est assez clair, comme j'ai essayé de le montrer : l'important, ce n'est pas le viol de la fille de la blanchisseuse, mais sa mésaventure corporelle et les réflexions comico-philosophiques qu'il en tire. Mais moi, en tant que lecteur, puis-je me contenter de cela ?

Étrangement, le peu que je connais de la critique casanovienne – je suis très loin d'être expert de la bibliographie toujours plus volumineuse sur le sujet – semble répondre par l'affirmative. L'édition récente en Pléiade donne ainsi comme note à ce passage un article « savant » s'intéressant à l'aspect médical de l'épisode ; il plaide pour l'hypothèse du pet vaginal plutôt que pour la fistule analo-vaginale ou la « pétomanie passive », sans s'intéresser au fait qu'il s'agisse d'un viol, ni en prononcer même le mot¹¹. Dans un livre, déjà ancien, que Chantal Thomas consacre à Casanova, elle recense l'épisode de « La fille d'une blanchisseuse (Turin) » dans un chapitre qui s'intéresse au « Catalogue » des conquêtes de Casanova :

Il la baise dans un escalier. À peine entré dans le vagin de la jeune fille, il s'aperçoit que celle-ci a la particularité de scander chaque coup de queue d'un énorme pet. Il se demande si c'est là un effet de sa vertu indignée (une sorte d'alarme automatique), puis se prend à rêver qu'à deux la chose pourrait devenir jeu musical et concert pétomane¹²...

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la question du point de vue est ici fort peu problématisée – et celle du viol totalement ignorée.

Lire à distance

La manière dont j'ai essayé de décrire et d'analyser l'épisode montre en elle-même que je répons différemment à la question du point de vue : tout simplement parce que j'ai introduit le mot même de viol, qui est absent du propos du mémorialiste. Est-ce une violence à l'encontre de la lettre du texte ? La question peut se poser d'un point de vue strictement – et un peu abstraitement – méthodologique. Mais elle me paraît passer à côté des enjeux de ce que peut être l'expérience de la lecture et de la compréhension d'un texte, qui est censée être au fondement de la discipline littéraire.

¹⁰ Ce qui ne veut pas dire qu'il est toujours aisé de saisir le fonctionnement du point de vue dans un texte rédigé à la première personne. Le va-et-vient entre le Je-narrateur, qui raconte *a posteriori* l'action, et le Je-personnage vivant l'action dans le temps de la diégèse peut, parfois, être très complexe – il participe notamment de l'intérêt des romans-mémoires, comme avec l'*Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* (1731) de Prévost, ou *Les Égaréments du cœur et de l'esprit* (1736) de Crébillon fils, par exemple.

¹¹ Louis-Jean André, « Petits maux, grandes misères. À propos d'un épisode scabreux de l'*Histoire de ma vie* », *L'Intermédiaire des casanovistes*, XII, 1995, p. 7-10). Cet article mériterait peut-être à lui seul un billet et une réflexion sur le point de vue.

¹² Chantal Thomas, *Casanova. Un voyage libertin* [1985], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1998, p. 45.

Nous avons en effet tous les moyens épistémologiques pour lire correctement ce passage. Des outils comme le concept de « culture du viol¹³ », des connaissances assez précises sur son histoire¹⁴, et une sensibilité contemporaine à ce sujet, nous donne les moyens d'interroger plus finement le matériau du texte. La distance n'est pas un obstacle, elle rend aussi possible une plus juste compréhension des choses. C'est le point crucial que défendent Catherine Gallagher et Stephen Greenblatt dans leur exposé de la pratique du « néo-historicisme » littéraire :

On peut occuper une position depuis laquelle il est possible de trouver des significations aux traces laissées par les gens du passés que ceux-ci n'auraient pu exprimer clairement. L'explication et la paraphrase ne suffisent pas ; nous cherchons quelque chose de plus, quelque chose que les auteurs/trices que nous étudions n'auraient pas pu saisir, faute d'avoir une distance suffisante vis-à-vis d'eux même et de leur propre période¹⁵.

La distance, pour peu qu'on la problématise et que l'on fasse dialoguer les mots du texte (ou du document, ou de l'archive...) et ceux de notre propre contemporanéité, n'est donc pas nécessairement un obstacle à la compréhension. Elle est peut-être même une condition de sa réussite, et ce qui fait que le métier des littéraires ne se résume pas à la vaine paraphrase ou à l'exercice d'admiration béate.

Maxime Triquenaux
Février 2018

Je remercie Morgane Kieffer pour avoir bien voulu aller dénicher l'article de l'Intermédiaire des casanovistes pour moi à la BnF, et Cécile Thomé pour sa relecture attentive.

¹³ Une référence – que je n'avais pas à la rédaction du précédent billet sur ce sujet, et qui est à ma connaissance la seule à s'intéresser explicitement à cet objet – sur l'étude de la culture du viol dans la littérature libertine du XVIII^e siècle : Roxane Darot-Harel, *La culture du viol dans la littérature libertine du XVIII^e siècle*, Mémoire de Master 2 soutenu à l'Université Paris-3 Sorbonne Nouvelle, sous la direction d'Erik Leborgne, 2016.

¹⁴ Voir, notamment, Georges Vigarello, *Histoire du viol. XVI^e-XX^e siècle* [1998], Paris, Points, 2000.

¹⁵ « [...] *one can occupy a position from which one can discover meanings that those who left traces of themselves could not have articulated. Explication and paraphrase are not enough; we seek something more, something that the authors we study would not have had sufficient distances upon themselves and their own era to grasp.* », Catherine Gallagher et Stephen Greenblatt, *Practicing New Historicism*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2000, « Introduction », p. 8 (je traduis).